

L'imaginaire du complot

Lycée Léonard de Vinci, Levallois Perret, le 27 janvier 2017
Conférence interacadémique d'histoire-géographie 2017

Conférence d' Yves Poncelet, Inspecteur Général d'histoire-géographie

compte-rendu établi par Francine Labeyrie, PLP lettres/histoire-géographie, formatrice

1. Introduction :

Yves Poncelet précise qu'il ne va pas parler de l'histoire des complots mais de ce que l'histoire a à dire de l'imaginaire des complots.

Il évoque la fameuse affiche anticommuniste diffusée en France lors des élections législatives de 1919. : *L'homme au couteau entre les dents*.

Mais préfère lire un extrait du *Juif Errant* d'Eugène Sue (chapitre « Les Messagers »), publié avec un grand succès en feuilleton dans *Le Constitutionnel* entre 1844 et 1845: Tout y est dit sur ce qu'est le conspirationnisme. C'est un support pédagogique extraordinaire. D'après l'ouvrage, la Compagnie de Jésus détient les clefs du monde. Ce qui propose une explication globale et rassurante de la marche du monde. De plus, celui qui dévoile cette conspiration rend service à ceux qui aspirent à ce dévoilement.

Le pouvoir occulte de la Compagnie de Jésus est dénoncé depuis le XVII^e siècle. Le conspirationnisme, en effet, n'est pas quelque chose de récent. Il prend son essor au premier âge de la culture de masse entre la Monarchie de Juillet et le Second Empire grâce à l'augmentation du tirage des livres, la diffusion des journaux et la vogue des feuilletons.

2. Un récit, peur d'un complot, quête d'un complot : l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy

L'affaire Kennedy a commencé par la peur d'un complot ; en particulier, un complot qui impliquerait l'URSS, ce qui aurait trop de conséquences pour être imaginable.

S'affiche donc d'abord la volonté qu'il n'y ait pas de complot. Mais l'idée germe peu à peu, de l'assassinat de Kennedy à l'assassinat de son assassin.

Contexte : Jeune président né en 1917, élu en novembre 1960, J. F. Kennedy est un président clivant. Ses chances d'être réélu sont réelles mais il fait face à un certain nombre d'hostilités dont celle des États conservateurs opposés à l'aile libérale du parti démocrate. Il a été élu avec un nombre très faible de voix d'avance sur Nixon et il ne peut se permettre de perdre le Texas, pourvoyeur d'un nombre important de grands électeurs. D'où un déplacement électoral dans cet État qui vote démocrate mais qui compte des villes, comme Dallas, opposées à l'aile libérale du parti démocrate. Le parti démocrate y est déchiré en deux tendances libérale et conservatrice. Kennedy prépare donc sa campagne en tentant de réconcilier ces deux tendances hostiles. Il doit également récupérer des fonds en organisant de grands banquets. Mais il compte aussi montrer qu'il est autant attaché au Sud qu'au Nord du pays.

J. F. Kennedy arrive le 22 novembre 1963 à Dallas. Il s'inquiète des conditions de sécurité mais souhaite cependant être proche des citoyens. Donc, le cortège roule doucement, la voiture s'arrêtant même pour qu'il serre des mains. À 12h30, le président Kennedy est atteint d'une première balle sur Dealey Plaza. Le chauffeur ne comprend pas ce qui se passe, il ralentit puis, au deuxième coup de feu, il accélère.

L'affolement général qui s'en suit fera naître toutes les suspensions. S'ajoutent des tensions entre les différentes forces de police, la police de Dallas et la police du Texas faisant valoir

qu'elles sont chez elles. Il sera difficile de faire reconnaître le meurtre du président comme un meurtre fédéral.

Le vice-président Johnson, présent à Dallas, monte très vite dans l'avion présidentiel *Air Force One* et prête serment dans l'appareil pour empêcher la vacance de pouvoir. Le FBI refuse que l'autopsie soit pratiquée au Texas. Ce qui va nourrir la suspicion.

Une enquête à rebondissements

L'enquête commence immédiatement, se prolonge et n'a jamais cessé depuis 50 ans, menée par les services fédéraux, la police locale et des foules de gens (amateurs, journalistes...). Celle du procureur Jim Garrison inspira le film *JFK* d'Oliver Stone.

Première étape :

L'arrestation de Lee Harvey Oswald a lieu le jour même dans un cinéma. Il est inculpé très rapidement de la mort de l'agent de police abattu après J. F. Kennedy, et de J. F. Kennedy. Du meurtre de l'agent, on remonte au meurtre du président. Oswald est un ancien des *Marines*, il est parti vivre en URSS, a épousé une jeune soviétique puis est rentré aux États-Unis, mécontent de la vie là-bas. C'est le propriétaire de l'arme du meurtre. Le dossier est solide pour la justice et la police. Ce serait un castriste, un pro-communiste. Ou bien, autre hypothèse : l'assassinat aurait été commandité par des anti-castristes et la CIA qui n'a pas pardonné au président Kennedy l'échec du débarquement de la baie des Cochons. Cet assassin est lui-même assassiné le 24 novembre par Jack Ruby lors de son transfert vers la prison du comté de Dallas. La boîte à questions s'ouvre: On a voulu empêcher Oswald, qui n'a pas avoué les meurtres, de parler.

Seconde étape : la Commission Warren

Le président Johnson diligente une commission indépendante confiée au président de la Cour Suprême Earl Warren dès le 29 novembre 1963. Ses travaux inquiètent l'opinion qui craint des révélations sur des ennemis extérieurs et sur les dissensions de la société américaine. La commission conclut que les deux protagonistes ont travaillé seuls ; ce qui est une conclusion apaisante pour le pays et pour les relations internationales.

Troisième étape : 1966-1969 enquêtes de Jim Garrison

District attorney à la Nouvelle-Orléans, Jim Garrison se lance dans une enquête, d'abord secrète, qui propose une autre hypothèse : Oswald a été le jouet des anti-castristes et de la mafia qui l'ont manipulé. En effet, la mafia a perdu une immense « salle de jeux » avec l'arrivée de Castro. Un homme d'affaires de la Nouvelle-Orléans, Clay Shaw, est arrêté mais innocenté à son procès. Ces nouvelles hypothèses provoquent une défiance à l'égard des conclusions de la commission Warren. Cette commission avait pourtant bien montré l'instabilité psychologique d'Oswald et n'avait pas trouvé trace d'autres tireurs ni de lien avec la mafia.

En 1974 la démission de Nixon à cause du Watergate renforce la crainte : le pouvoir peut mentir.

En 1975 l'évacuation de Saïgon signe l'échec de la première puissance du monde et ébranle l'opinion publique américaine. Elle s'interroge alors sur deux autres assassinats, ceux de Martin Luther King et de Robert Kennedy.

En 1976, le Congrès crée une deuxième commission d'enquête (1978-1979) dotée d'un budget considérable. Elle confirme l'idée de la balle unique et de la responsabilité d'Oswald. Mais évoque un deuxième tireur posté sur une butte herbeuse à Dealey Plaza. Donc la *conspiracy* est confirmée. Le mot *conspiracy* implique en anglais qu'il y a eu au moins deux complices, la commission ne se prononce pas sur la taille de la conspiration. L'autre tireur a raté sa cible. C'est une brèche ouverte dans le rapport Warren.

En 1991, le film d'Oliver Stone *JFK* reprend les thèses de Garrison, scénariste. Oswald n'a pas agi seul. Il y a disproportion entre l'objectif et sa réalisation. Le complot est à chercher du côté des anti-castristes, de la mafia et de la CIA. Le film montre une rencontre entre Oswald et des anti-castristes à la Nouvelle-Orléans : un choix qui s'impose

comme une vérité. C'est une version plausible mais qui stabilise par la force de l'image une hypothèse non confirmée. De plus, Stone, très marqué par son expérience personnelle au Vietnam, émet sa propre hypothèse : Kennedy aurait été victime du clan militaro-industriel car il aurait voulu désengager les États-Unis du Vietnam, ce qui n'est pas prouvé.

Ce film illustre la force de pénétration des médias dans l'imaginaire des complots. Stone introduit comme certitudes des hypothèses explicatives qui dépassent la pathologie d'Oswald. On ne peut opposer à ses arguments que des livres qui n'ont pas le même impact que ses images.

Son film entraînera la déclassification de certains documents.

Aujourd'hui, après cinquante ans de travail et d'enquêtes, après la rédaction de mille cinq cents livres, on peut considérer comme plausibles les points suivants :

- Oswald n'est pas le seul tireur ;
- Kennedy et son frère avaient beaucoup d'ennemis ;
- les anti-castristes et la mafia avaient les moyens d'organiser l'assassinat et avaient un motif ;
- rien en l'état actuel des choses ne permet d'affirmer que ceux à qui profite le crime sont les assassins ;
- les bénéficiaires possibles sont : le président Johnson, la CIA, inquiète des rumeurs de son démantèlement, les anti-castristes, la mafia, le complexe militaro-industriel ;
- il s'agit peut-être d'un entre-deux, entre des personnalités perturbées et un mini/méga complot ;

Nous n'en savons rien et il demeure une profonde insatisfaction car nous avons besoin de donner un sens aux événements. C'est ce que fait Eugène Sue : les Jésuites tirent les ficelles du monde. Sue a rendu vrai quelque chose qui ne s'est pas produit dans les rues de Paris, comme l'attestent les archives. Nous avons du mal à nous en tenir aux faits.

3. Les mots :

Complot

L'origine du mot est incertaine. Il apparaît au XII^e siècle et viendrait de pelote, « compeloter » signifiant mettre ensemble des pelotes. Puis il renvoie à une conjuration.

Comploter, comploter sont utilisés à la fin du Moyen Âge mais l'usage reste rare avant le XIX^e siècle.

Selon la définition d'Oliver Wendel Holmes, juge à la cour suprême, c'est « un partenariat dans un but criminel ».

C'est une action secrète, collective en vue de la réalisation d'un but coupable.

Un complot commence à deux.

Il n'est pas constitué par l'acte mais par la prévision de l'acte.

Le secret n'est pas en soi gage de culpabilité, le secret est nécessaire dans un État.

Nos références sont souvent le complot de Catilina dans l'Antiquité et le complot fomenté par Bonaparte qui aboutira au coup d'État du 18 Brumaire.

Quand on dénonce le complotisme, on ne dit pas que le complot n'existe pas.

Un autre exemple intéressant est l'épisode de la « Chasse aux Sorcières » aux États-Unis.

Le macarthysme commence en 1950 par le discours de Mac Carthy à Wheeling.

L'administration américaine et le département d'État seraient pénétrés par les

communistes. Mac Carthy posséderait une liste de deux cents noms. Il révisa cependant ces accusations quelques jours plus tard.

Cette période durera jusqu'en 1954 et laissera une « trainée de sang ». Mac Carthy sera finalement censuré par le Sénat. Cette décision ruina définitivement sa carrière et il sombra dans l'alcoolisme.

Très vite des historiens dénoncent le scandale. Des vies ont été brisées.

En 1978, « *The great fear* » de David Caute ruina définitivement l'épisode maccarthyste.

Mais l'ouverture des archives soviétiques en 1991 révèle qu'il y avait un espionnage soviétique très efficace. Après le mythe du complot communiste, on invente un contre mythe.

Ainsi L'histoire est-elle fondamentalement « révisionniste » (un contexte, un mythe, un contre mythe, un contre contre mythe).

Nous devons admettre l'extrême complexité des choses. Il faut tenir bon sur les éléments de la vérité historique telle qu'établie en 2017. Nous sommes les héritiers de l'école méthodique, nous tenons à la recherche de la preuve, de la vérité, sans pouvoir toujours y parvenir.

Secret et société secrète

La société secrète est un type d'organisation qui a toujours existé mais qui se multiplie au XVIII^e siècle. Elle permet aux individus d'avoir des cercles d'appartenance. C'est peut être un élément positif de la constitution des sociétés. On a le droit d'avoir une pluralité d'appartenances. Le secret n'est pas un gage en soi de perversité. On peut prétendre à ses domaines réservés.

Mais quand la société secrète foment le mal, le pouvoir a le droit de briser le secret. On n'enclenche pas des enquêtes au prétexte de tout vouloir savoir sur ses concitoyens, c'est une question de démocratie. Il est question également de la déontologie de la société secrète.

L'exemple de la franc-maçonnerie, accusée d'être à l'origine de la Révolution française, est intéressant.

Conspirationnisme ou explication par le complot

Une foule d'expressions s'y rattachent : idéologie du complot, rhétorique du complot, mythologie du complot, théories du complot, thèse sociologique du complot, thèse du complot ; même le mythe animiste qui voit une intention maligne dans tout (Philippe Benton).

On distingue trois niveaux de complots :

- les affaires ponctuelles qui échappent à l'entendement (exemple : l'arrestation de Strauss Kahn) ;
- pour expliquer des phénomènes sociaux graves : pénurie, guerre, pauvreté (exemple : l'intervention en Libye serait due au pétrole) ;
- la clef de lecture unique de la réalité globale passée, présente, future (exemples : la conspiration juive mondiale ou le rôle de la franc-maçonnerie dans les soulèvements).

Tout procède de la même lecture du monde : le hasard n'existe pas, tout est explicable, argumenté, dû à une intention. Il est difficile d'admettre avec humilité le hasard, les erreurs.

Au-delà du savoir historique, se pose la question de l'attitude par rapport au monde, du rapport à la vérité.

Il ne faut pas hésiter à faire le détour par des événements anciens. Par exemple il peut être intéressant d'enseigner la guerre du Biafra à la place du génocide au Rwanda. Il n'est

pas nécessaire d'interroger l'actualité la plus récente et la plus douloureuse pour former les élèves.

Si on n'est pas convaincu qu'enseigner une histoire plus ancienne est formatrice, il ne faut plus enseigner l'histoire...

On peut se tourner vers *Joseph Balsamo*, d'Alexandre Dumas pour constater que la fiction contribue à rendre vraies des croyances.

Quelques lectures conseillées

Richard Hofstadter , *Le Style paranoïaque. Théories du complot et droite radicale en Amérique*, éditions François Bourin, 2012; à propos du succès des théories du complot dans les démocraties modernes.

Gilles Malandain, *L'introuvable complot. Attentat, enquête et rumeur dans la France de la Restauration*, collection Autres temps autres lieux, Paris, éditions de l'ÉHÉSS, 2011.

Steven L. Kaplan, *Le pain, le peuple et le roi. La bataille du libéralisme sous Louis XV*, collection Pour l'histoire, Perrin, 1986.

Référence complémentaire

Umberto Eco dans *Le Cimetière de Prague* (2012 [2010], Le Livre de Poche) raconte la célèbre scène au vieux cimetière de Prague, connu sous le nom (faux évidemment) de "Discours du rabbin", qui est un paradigme du texte imaginaire conspirationniste. Texte cependant d'usage difficile car il participe de l'imaginaire du complot juif mondial : il ne faudrait pas choquer les jeunes ou leurs familles ou nourrir les âneries qui se débitent ici ou là. Mais c'est un texte intéressant d'un auteur contemporain. Le volume lui-même est une mine très précieuse car il se nourrit de toute la "culture" complotiste avec une maestria très impressionnante et car il est illustré de gravures très utilisables. »